

A l'école, son prénom ne suscitait guère de réactions, à peine une moquerie de temps en temps. Ses camarades ne le prenaient pas pour une excentricité. Tout juste était-il un peu bizarre. Dans sa classe, la mythologie grecque était plutôt méconnue et il y avait un William —comme le cassoulet— et une Myrtille — que l'on trouve dans le yaourt. Il ne pouvait pas lutter. Son nom était parfois l'objet de prolongations, Condemine de crayon, mais ceux qui s'y risquaient recevaient systématiquement un coup de pied dans le tibia. C'était le tarif annoncé et connu dans toute l'école, même des enseignants qui avaient aussi leur tarif dès qu'un élève venait leur montrer ses bleus au tibia. Une bonne leçon de morale sur la tempérance et la non-violence, des excuses à prononcer avec une voix intelligible et des récréations en zone limitée, en gros un carré de deux mètres sur deux. En classe de seconde il eut affaire avec un lycéen qui devait puiser ses inspirations littéraires dans un manuel de contrepèteries et qui eut la délicatesse de lui demander négligemment : « Tu t'appelles Condemine ou Minedecon? » Mal préparé à ce jeu de mots ingénieux et subtil, Patrocle dut improviser un nouveau barème. Le coup de pied réglementaire n'était plus d'actualité car il avait appris que la violence n'est jamais une solution, d'autant plus que le distingué lettré se vantait avec insistance d'être le pilier de l'équipe de rugby du chef-lieu de canton. La question fut donc accueillie avec un sourire qui montrait la consternation et le mépris. Patrocle devait se rester insensible, au-dessus de ces remarques qui prouvaient la bêtise de ceux qui les proféraient. Cependant, dans les jours qui suivirent, le spirituel rugbyman perdit les protège-tibias qu'il avait toujours dans son sac de sport. Les dieux du stade sauraient châtier ce jeune joueur un peu trop plaisantin. Mais Patrocle ne leur accordait qu'une confiance modérée. Il les trouvait

plus occupés à exhiber leurs ballons-cache-sexes qu'à faire régner l'ordre divin. A l'aide d'un coupe-boulon, il sectionna la chaîne du scooter du sportif pour lequel la course à pied serait le meilleur des entraînements.

La seule personne qui semblait s'amuser vraiment de son prénom était son oncle Régis, une personne joviale, toujours prête à plaisanter, professeur de littérature classique dans un collège où il avait la réputation bien établie et irréfutable de ne jamais faire rire ses élèves, ni ses collègues d'ailleurs. Mais pour Patrocle, c'était le tonton des blagues. Quoi de plus risible — quand on a neuf ans — que de se faire appeler Patatracle ou de s'entendre dire : « He Patrocle, t'as perdu tes binocles ? », « He Patrocle, t'es tout patraque ! » Habitée, sa mère restait indifférente, même quand il lui disait en aparté qu'avec ses deux protecteurs — des héros de la guerre de Troie — ce petit était prédestiné à aller loin, qu'il deviendrait un helléniste hors pair et qu'il saurait vénérer la Grèce Antique à sa juste mesure à l'inverse de ses crétins d'élèves. « Ça me laisse de marbre, lui répondait-elle. — Comme la Vénus de Milo ! ajoutait-elle pour montrer sa culture. » Ces prophéties se réaliseraient en partie mais par le biais d'une tournure que ni sa mère ni son oncle ne pouvaient imaginer et qu'ils ne connurent jamais. Cependant, au moment du départ, l'oncle Régis disait systématiquement « Au revoir Patrocle, que les dieux te protègent mais méfie-toi d'Achille, ne lui tourne jamais le dos, ne le quitte jamais des yeux ! » Patrocle y voyait une allusion un peu obscure à son deuxième prénom. Ce qu'il ne comprenait pas, c'était la réaction de sa mère consternée et irritée : « Régis, je t'ai déjà dit d'arrêter avec ça. »

Sa mère ne souffrit apparemment pas trop de l'abandon du père. Elle accueillait parfois des « copains » pour quelques jours ou quelques semaines. Ceux-ci se montraient toujours

bienveillants envers Patrocle, lui faisaient faire ses devoirs, s'essayaient parfois la cuisine avec plus ou moins de bonheur, lui lisaient des histoires avant d'aller dormir puis finissaient la soirée avec maman. Il les entendait parfois jouer avant de s'endormir. Il savait sa mère heureuse, cela le rassurait même si, dans son plus jeune âge, il ne comprenait pas toujours la nature de leurs jeux dans lesquels il soupçonnait parfois un peu de chamaillerie. Un jour, ce fut une copine qui vint. Elle s'appelait Camille, elle lui sembla très gentille et aussi attentionnée que les copains. Ce qui la différenciait, c'est qu'elle lui semblait d'une décontraction naturelle et qu'elle ne faisait pas d'efforts artificiels pour lui plaire. Le premier matin, il sentit une légère gêne chez sa mère. Dès le deuxième soir, il sut que cette copine apportait quelque chose de nouveau et de grandiose à sa mère et au deuxième matin, il vit sa mère radieuse et épanouie comme il ne l'avait jamais vue. À son regret, Camille ne resta pas longtemps. Dommage car c'était une expérience intéressante. Sa mère retrouva quelques copains puis une autre copine, puis un copain, puis des copines ; de moins en moins de copains et finalement, elle s'établit définitivement avec une dernière copine, Nicole. Elles ne se quittèrent plus. A quarante ans, elles étaient casées. Elles resteraient ensemble jusqu'à ce que la mort les sépare.

En voyant sa mère heureuse lors de ses périodes féminines comme elle disait, Patrocle fut rapidement convaincu que les femmes procurent plus de bonheur et de plaisir que les hommes. Pour le bonheur, il le voyait bien sur sa mère, par sa sérénité, sa beauté lorsqu'elle était dans une phase féminine. Tout était plus beau : son visage, sa voix, sa démarche. Pour le plaisir, c'était plus une intuition qu'il aurait voulu confirmer dès son adolescence mais en ce domaine, il n'était pas entièrement maître de la situation. Cela vint

malgré tout alors qu'il était au lycée, une certaine Hélène avec qui il n'eut pas besoin de jouer le grand jeu de la séduction. C'était une admiratrice de la Grèce Antique et de la mythologie. Elle tomba immédiatement amoureuse de son prénom puis, mais c'est moins sûr, de celui qui le portait. Patrocle s'adapta vite et avec enthousiasme à la situation. Il se prit un peu pour Apollon, il faut dire qu'Hélène lui apprit à faire l'amour comme les Grecs anciens et exigeait qu'il ne le fasse qu'ainsi. Il fallait du raffinement, il en mettait. Il fallait de la fougue, — la foudre de Zeus —, il en mettait. Il ne savait pas trop d'où elle tenait son savoir sur la vie sexuelle des Spartiates —impétueux et excessifs— ou des Athéniens — bouillonnants mais méthodiques — mais il y prit goût, bigrement goût. Bien qu'il ne le lui avouât jamais, cela le rapprocha de sa mère. Ils avaient un point commun : comme elle, il aimait les filles. Il avait cependant quelque appréhension à lui présenter Hélène. Le prénom seul aurait passé sans difficultés mais la propension d'Hélène à toujours rapporter avec émerveillement le moindre fait de la mythologie grecque et à parler de l'Olympe comme de son terrain de jeux favori lui faisait craindre le pire. Sans compter les projets de poursuivre leurs études supérieures à Athènes puis de monter un commerce sur une île de la mer Égée.

Mais cette présentation à sa mère n'eut jamais lieu. Un jour, alors qu'ils étaient en train d'honorer Aphrodite et Apollon à l'arrêt du car (une façon de dire qu'ils s'embrassaient avec impétuosité), ils entendirent quelqu'un appeler un certain Ulysse. Comme s'il avait oublié le sien, Patrocle ironisa sur ce prénom improbable. Hélène ne répondit rien mais, étonnamment elle se rappela qu'elle devait accompagner sa mère pour faire des courses le soir-même. Le lendemain, elle annonça à Patrocle qu'elle était fatiguée et qu'elle n'aurait pas le temps de le voir dans la

journée. Le surlendemain, bien reposée et en pleine forme, elle commentait avec admiration les exploits d'Ulysse l'Ancien à Ulysse le Jeune, nul doute que dès la fin des cours elle poursuivrait son enseignement avec toute la rigueur dont elle savait faire usage.

Après une courte période de déception — Contre un Ulysse, je ne pouvais pas lutter se disait-il — Patrocle ressentit bientôt un vague soulagement. Il faut dire qu'ils avaient pris l'habitude de faire des « reconstitutions ». Certaines, comme les échanges entre Hélène et Pâris étaient des plus faciles à jouer et avaient un aspect fort délectable, d'autres comme les rencontres entre Zeus et Io étaient plutôt cocasses, assez bestiales mais non dénuées d'intérêt. D'autres encore demandaient un gros effort d'imagination pour des effets mitigés. Toute personne qui a déjà voulu interpréter une pluie d'or fécondant une princesse comprendra. Mais Hélène, après l'avoir furtivement évoqué commençait à insister un peu trop à son goût sur une reconstitution des relations entre Patrocle et Achille. Il se sentait prêt pour tenir le rôle d'Achille mais il s'appelait Patrocle et il connaissait et redoutait le souci de rigueur des reconstitutions d'Hélène. Longtemps après, il appréciait les recommandations de son oncle Régis.

Quelques semaines plus tard, il fut appelé par une voix dans son dos :

— C'est toi Patrocle ?

Il se retourna et reconnut Ulysse avec un air penaud qui seyait mal à un héros de la mythologie grecque. Patrocle n'eut pas besoin d'explications pour comprendre immédiatement :

— C'est fini avec Hélène ?

— Oui,

— Laisse-moi deviner : il y a un Jason qui est arrivé dans

la classe des terminales S2, je parie que c'est lui.

— Non, c'est avec un Baptiste.

— Ah, elle s'est mise à la bible ! J'aurais jamais deviné. Elle va s'ennuyer ou alors elle va nous sortir un cinquième évangile.

— Non, il s'est arrangé pour qu'on le surnomme Héraclès.

— Bien joué. Contre un Héraclès, tu ne pouvais pas lutter.

— Finalement, c'est mieux comme ça.

— C'est indiscret mais tu as fait Zeus et Io

— Oui.

— Et Hélène et Pâris ?

— Oui.

— Et Achille et Patrocle ? demanda Patrocle avec un sourire plein de compassion.

Ulysse baissa la tête :

— Oui, un peu.

— Dans le rôle de Patrocle ?

Il n'eut pas de réponse à cette question.

Pour moi, ça s'est arrêté à temps, se dit Patrocle.

— Et là, elle voulait faire Castor et Pollux, ajouta Ulysse, mais j'ai pas voulu.

— Pauvre Héraclès-Baptiste, murmura Patrocle.

Patrocle ne rencontra jamais son père. Dans sa première jeunesse, il prit les affirmations de sa mère pour argent comptant. « Tu sais, un papa c'est pas obligatoire. On peut très bien s'en passer. Tout le monde n'en a pas. » Et elle lui donnait un nombre conséquent de camarades dont il n'avait jamais vu le père sans compter aussi quelques cousins. Mais un jour, Patrocle revint de l'école en disant que sa voisine de classe lui avait expliqué qu'il avait forcément un papa même

s'il ne le connaissait pas et que sa mère avait dû le rencontrer au moins un petit peu, propos difficilement contestables puisque qu'ils furent certifiés par la maîtresse de CP, Melle Pandeur dont il n'oublierait jamais le nom.

Cela valut à sa mère une convocation en bonne et due forme dans le bureau de la directrice. Non pas pour l'enjoindre à renseigner son fils sur les impératifs de la biologie et en particulier sur ceux de la reproduction mais sur une requête de la mère de sa voisine qui reprochait à Patrocle de l'appeler Madame Pète-au-volant et qui incitait toute la classe à faire de même. Cet épisode oublié, sa mère dut donner quelques explications. Mais ses souvenirs étaient très vagues. Elle lâcha donc un prénom : *Christophe* suivi de *peut-être je n'en suis plus sûre* ; une taille : moyenne et un trait de caractère : quand même un peu gentil. Elle ne voulait pas que Patrocle se croie le fils d'un bandit ou d'un débauché. Tout autre information était inconnue ou avait été oubliée.

Quelques mois plus tard, le temps de maîtriser suffisamment lecture et écriture, Patrocle ouvrit un carnet secret. Il nota sur la première page TSMP (Tout Sur Mon Père) et sur les suivantes toutes les informations qu'il pouvait glaner çà et là. A la fin de l'école primaire, il avait rempli quatre pages. En écoutant négligemment les conversations d'adultes, il savait que son père avait été qualifié d'erreur de jeunesse (deux fois par le frère de sa mère et quatre fois par sa grand-mère), de crétin fini (cinq fois par son grand-père), de salaud (une bonne dizaine de fois par des copines de sa mère sans qu'elle ne les contredise et une fois par un copain qui quitta aussitôt la maison), et de « quand même pas mal » (une seule fois par une cousine à qui sa mère n'adressa plus jamais la parole). Comme il était châtain et que sa mère était brune, il en déduisit que son père devait être blond. Comme son père l'avait abandonné, il en déduisit qu'il devait être

bûcheron. En effet, avant de s'endormir, sa mère lui racontait tous les jours des histoires et il lui était apparu que quand ils ne coupaient pas d'arbres, les bûcherons abandonnaient leurs enfants pour des motifs abusifs et mensongers comme les hivers rudes ou les famines excessivement pénibles. Les abandons faisant partie de leur travail, cela réhabilitait un peu son père. Peut-on reprocher à quelqu'un de bien faire son métier, d'avoir une grande conscience professionnelle ? Du reste, même s'il ne lui dit jamais, il félicitait souvent sa mère ne pas avoir choisi le métier de bûcheronne. Cependant, si cette hypothèse lui sembla une évidence à l'ouverture du carnet, il se mit à douter car un jour, il ajouta « Pas sûr » en rouge dans la marge. Pour avoir des chances de trouver son père, il lui aurait donc fallu interroger tous les bûcherons blonds de taille moyenne, qui s'appelaient — peut-être — Christophe et qui n'étaient « pas trop mal » et « quand même un peu gentils ». Il pouvait aussi supposer qu'il avait à peu près l'âge de sa mère et qu'il habitait dans la région mais la tâche lui apparut impossible. A la dernière page de son carnet, il écrivit « J'y arriverai jamais ». Le dernier jour des vacances avant d'entrer au collège, il ajouta « Pas grave ». Puis il déchira les quatre pages écrites en confettis qu'il jeta dans les toilettes, et mit le restant du carnet à la poubelle. Le respect et l'adoration du papier lui viendraient plus tard. Mais de ce jour, sa décision fut prise et toujours respectée : jamais il ne chercherait son père qui ne méritait qu'oubli et mépris.

Il faut ajouter que son aversion pour les bûcherons perdura longtemps et qu'il ne parvint jamais à s'en défaire complètement. Par un beau dimanche de printemps, alors qu'il était en classe de sixième, Patrocle entendit sa mère annoncer que c'était la période et le temps idéals pour aller faire un pique-nique en forêt et qu'elle l'emmenait avec

Nicole. Patrocle se liquéfia. Il avait pourtant passé l'âge des sornettes des frères Grimm ou de Charles Perrault, il se vit abandonné dans la forêt, livré non pas aux ogres ou aux sorcières mais aux maniaques, aux violeurs voire à lui-même. Alors il fugua, non comme un pré-adolescent qui se révolte contre une autorité oppressante ou qui se trouve suffisamment grand pour trouver seul sa place dans le monde des adultes mais comme un jeune qui veut rester en sécurité dans le giron maternel et qui craint par-dessus tout l'abandon. Une force irrésistible le fit sortir de l'appartement pour aller se cacher derrière l'abri bus de son collègue, endroit désert le dimanche. Il y resta la journée, assis sans un coin, continuellement occupé à la surveillance anxieuse de tous ceux qui passaient dans les parages car il pouvait s'agir de limiers envoyés discrètement à ses trousses.

Au moment de prendre la voiture, sa mère l'appela en vain, monta dans sa chambre qu'elle trouva vide, fit le tour du quartier toujours en vain. A l'énervement, succéda la colère. Pas longtemps car ce fut rapidement la peur puis l'angoisse qui prirent le relais. Il avait disparu. En début d'après-midi, elle se résolut à téléphoner aux familles de tous les copains qu'elle lui connaissait. Elle commença alors à imaginer le pire : il avait été enlevé. Par son père, sans nul doute. Qui d'autre aurait pu lui en vouloir ? Il était revenu, l'avait reconnu et l'avait embarqué de force dans une funeste et dramatique aventure. Il lui restait une seule chose à faire avant d'appeler la police : aller voir la seule voisine qui ne la dénoncerait pas sur-le-champ aux services sociaux pour incompétence parentale et mauvais traitements envers un mineur afin de lui demander si elle n'avait rien remarqué de suspect. Hormis un chien errant et un jeune qui avait roulé à scooter sur le trottoir, il ne s'était produit aucun méfait dans le quartier que ladite voisine surveillait en permanence.

Cependant, elle ne pouvait en rien apporter de garantie sur les quelques minutes qu'elle avait passées dans sa salle d'aisance car elle ne pouvait exclure qu'elle ne fût pas elle-même l'objet d'une surveillance faite par des complices qui eussent donné le feu vert à l'enlèvement. La mère de Patrocle était résignée. Il était préférable que son fils fût confié à l'Assistance Publique plutôt que sous l'asservissement d'un géniteur dégénéré et vénéneux. Soutenue par Nicole elle allait téléphoner à la police. C'est à ce moment que Patrocle entra dans l'appartement et se jeta dans ses bras.

— J'pouvais pas aller en forêt, disait-il en sanglotant.

— T'étais où ? Est-ce qu'on t'a fait du mal ?

— Non, mais je ne pouvais pas aller en forêt, tu comprends pas ?

Effectivement sa mère ne comprenait pas, d'autant plus que les explications étaient pour le moins confuses. Mais l'essentiel était là, son Patrocle était revenu sain et sauf. Il promit de ne plus recommencer, sa mère s'engagea à ne jamais lui imposer des balades en forêt et pour marquer la fin d'un épisode intense en émotions et lourd d'angoisse, ils firent des crêpes. En apparence, tout se calma. Mais sa mère en garda l'idée que son Patrocle qu'elle croyait bien connaître lui échappait et se demanda longtemps si cet épisode presque anodin n'était pas la manifestation d'un mal beaucoup plus profond et insidieux. Elle renouvela donc de vigilance, ce qui n'eut d'autres effets que donner à Patrocle le sentiment que sa mère le surveillait comme un petit et ne lui faisait pas confiance. De son côté, Patrocle se tint sur ses gardes : le Petit Poucet lui-même fut accueilli dans la joie à la suite de la première tentative d'abandon, ce qui n'empêcha pas ses parents de renouveler sans tarder leur néfastes manigances avec davantage de précautions.

Il eut son bac sans difficultés et s'inscrivit en faculté d'Histoire. Il lui fallut d'abord rassurer sa mère : l'Antiquité ne l'intéressait pas. C'était vrai d'ailleurs, elle ne pouvait lui apporter de surprise puisqu'il la connaissait déjà sous ses aspects les plus extravagants quoique méconnus. Il avait une attirance pour la Renaissance, ce qu'il ne pouvait dire à sa mère. Elle aurait vu d'un mauvais œil l'étude d'une période qui avait ressuscité l'Antiquité. Il se déclara donc passionné par le Moyen Âge, notamment par Jeanne d'Arc. Il pensait l'attendrir sa mère par un personnage féminin remarquable. « Va pour Jeanne d'Arc, dit-elle, mais tu aurais pu choisir une greluce moins écervelée. Comme modèle de féminisme, on peut trouver mieux ! »

Il prit goût à ses études. Il apprit beaucoup sur le Moyen Âge dont il devint effectivement vraiment passionné et quelque peu un connaisseur chevronné, peu sur Jeanne d'Arc dont la voie flamboyante servait autant à l'édification des écoliers qu'à la récupération des politiques et que les propos éclairés de sa mère avaient sensiblement dépréciée. Il aimait en particulier interroger et faire parler les documents historiques. Cela lui rappelait les longues heures qu'il avait passées devant son livret de famille à se demander où il pouvait trouver ce « *Père non mentionné* » noté en caractères noirs de mauvaise qualité, le seul document qui le rattachait à lui, le seul objet dont il pouvait dire avec certitude : « Mon père l'a eu dans ses mains. » Parallèlement à ce cursus strictement universitaire, il apprit aussi, par quelques rencontres bienvenues et bienveillantes que l'on peut faire l'amour sans chercher autre chose que de partager de bons moments, voire plus si affinités, même si aucun des *voire plus* en question ne dura jamais plus de quelques semaines. Puis, lors de son année de maîtrise, il y eut Aude. Aude qui demeura le seul amour de sa vie.

Pour lire la suite :

<https://www.amazon.fr/LOde-à-joie-Patrocle-Condemine/dp/B0BZFP37HG>

patrocle.condemine@orange.fr